

ELOGE FUNEBRE

DE

MGR. GUIGUES,

EVEQUE D'OTTAWA,

PAR

M. JOSEPH TASSÉ

Président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa

DANS LA SÉANCE DU 18 FÉVRIER 1874.

MONTREAL:
EUSEBE SENECAL, IMPRIMEUR,
6, 8 & 10, RUE ST. VINCENT.

1874

ELOGE FUNEBRE

DE

MGR. GUIGUES,

EVEQUE D'OTTAWA,

PAR

M. JOSEPH TASSÉ

Président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa

DANS LA SÉANCE DU 18 FÉVRIER 1874.

MONTREAL:
EUSEBE SENECAL, IMPRIMEUR,
6, 8 & 10, RUE ST. VINCENT.

1874

ELOGE FUNEBRE

DE

MGR. GUIGUES,

ÉVÊQUE D'OTTAWA.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Le huit février dernier est une date qui fera longtemps époque dans les annales de cette ville et de ce diocèse. Ce jour là, s'est éteint au milieu de nos pleurs, au milieu de nos regrets universels, celui qui, pendant vingt-cinq ans, fut non seulement notre premier pasteur, mais le père aimé et vigilant de toute la famille catholique confiée à ses soins. Ce jour là, nous a été ravi le principal fondateur de toutes nos bonnes œuvres, de toutes nos institutions religieuses ou de charité, nées comme par enchantement sous sa féconde impulsion.

Oui, lorsque le glas funèbre nous annonçait que notre vénérable évêque n'était plus, la consternation fut générale. Le cruel coup qui nous frappait n'était pas inattendu, mais nous sommes ainsi faits, que nous aimons à espérer contre l'espérance même et à nous flatter de vaines illusions, tant que la mort, suspendue sur l'objet de notre affection, ne nous a pas démontré que ni nos prières ni nos larmes ne peuvent la fléchir. Aussi la douleur publique ne tarda pas à se traduire de la manière la plus spontanée et la plus touchante. Et pendant les trois jours que la dépouille mortelle de notre regretté pasteur fut exposée aux yeux des fidèles, nous fûmes témoins du plus émouvant spectacle. Des flots de peuple, accourus de tous les coins du diocèse, assiégèrent sans cesse le palais épiscopal pour venir contempler une dernière fois

les traits aimés de leur évêque, qui avait su conquérir une si large place dans leur estime et leur respect. Et lorsqu'il fallut rendre à la terre ses restes mortels, quelle imposante manifestation que les belles cérémonies empreintes de tant de deuil et de solennité, dont le souvenir ne s'effacera jamais de nos esprits! Toute cette population attristée, toute cette pompe funèbre, toute cette musique plaintive, qui semblait avoir des larmes dans la voix, ne disaient-elles pas éloquemment combien étaient profonds et vrais les regrets qui accompagnaient notre bien-aimé prélat à sa dernière demeure ? Le concours de tant de princes de l'église, de tous les prêtres du diocèse, venant rendre leurs derniers devoirs à leur chef, de tant de milliers de personnes, de tout rang, de toute nationalité, réunis dans l'unité de la même tristesse, n'en était-il pas un autre éclatant témoignage?

Il est facile, Mesdames et Messieurs, de se rendre compte de la vivacité de nos regrets lorsqu'on a pu suivre et étudier un peu attentivement la longue et belle carrière si précieuse à Dieu, si utile à la religion, si utile à la patrie, qui vient de se fermer pour toujours. Des voix plus éloquentes et plus autorisées nous en ont déjà retracé les faits les plus importants ; mais on me permettra peut-être, au nom de l'Institut Canadien-Français, de déposer quelques fleurs sur cette tombe encore à peine fermée, et de m'unir au concert de louanges, qui s'élève de toutes parts, pour exalter les vertus de celui que nous pleurons tous.

Monseigneur Guigues, né à Gap, en France, le 28 août 1805, de parents chrétiens, reçut de bonne heure une pieuse et solide éducation, puis fit le sacrifice de sa vie qu'il voulut consacrer toute entière au Seigneur. Pour rendre ce sacrifice plus méritoire, il entra dans la Congrégation des P.P. Oblats, qui, fondée depuis quelques années seulement par l'illustre Mgr. de Mazenod, commençait déjà à produire les fruits les plus abondants pour la religion. Parvenu en peu de temps au premier rang dans son ordre par ses vertus, son zèle et ses lumières, on lui donna pour mission de quitter le théâtre de ses travaux apostoliques et de se rendre au Canada, où la petite et généreuse phalange de disciples de Mgr. de Mazenod, qui l'y avait précédé, avait reçu un accueil si bienveillant et si empressé. Mgr. Guigues n'hésita pas un seul instant d'obéir à la voix de ses supérieurs. Non content d'avoir fait le sacrifice de sa jeunesse, des plaisirs, des succès, auxquels il avait droit d'aspirer dans le monde, il voulut encore rendre ce sacrifice doublement amer, en s'arrachant pour toujours à sa famille, à ses amis, à son clocher natal, et à sa patrie, cette belle France, si chère, à tant de titres, au cœur de l'exilé.

Arrivé dans ce pays en 1844, Mgr. Guigues dut accepter les honneurs du commandement, et il fut nommé supérieur et visiteur perpétuel des P.P. Oblats. Quelques années après, le Souverain Pontife le nommait évêque, le 9 juillet 1847, et si profonde que fut son humilité, il dut encore s'incliner devant l'autorité qui fut toujours sacrée pour lui. Comme le lui écrivait plus tard son ami de jeunesse, Mgr. Guibert, archevêque de Paris, Dieu sait qu'il n'ambitionna pas les honneurs de l'épiscopat, mais qu'ils lui furent imposés.

L'année suivante, le nouveau dignitaire était sacré évêque de Bytown, le 30 juillet 1848, et il commençait sans délai la grande œuvre dont il s'était chargé. Ceux-là seuls qui savent ce qu'était le diocèse d'Ottawa à cette époque primitive, peuvent se rendre compte des obstacles que Mgr. Guigues avait à surmonter. La civilisation n'avait pas encore pénétré dans la plus grande partie de la région qui nous environne, la forêt s'étendait presque partout, les voies de communications n'étaient guère ouvertes, la capitale ne comprenait qu'un petit nombre d'habitations, et la ville de Hull n'existait pas. La population du diocèse était surtout flottante et se composait en grande partie de gens des chantiers, dont la réputation laissait à désirer sous tous les rapports. Le troupeau confié à la garde de son nouveau pasteur, était dispersé dans un immense rayon, et l'on comptait à peine cinq prêtres pour subvenir à ses besoins spirituels. Ces courageux apôtres, toujours sur la brêche, semblaient infatigables et devaient pour ainsi dire se multiplier et se charger de plusieurs missions souvent très éloignées l'une de l'autre. Nous pouvons avoir une idée de leur zèle par le fait que le Rév. P. Dandurand, le digne et dévoué collaborateur de notre regretté prélat, fut pendant plusieurs années chargé de la desserte de cette ville et des nombreux cantons qui commençaient à naître dans les comtés avoisinants.

Est-il besoin d'ajouter que Monseigneur Guigues arrivait ici, pauvre, sans ressources, se confiant pour faire fructifier la bonne semence de la foi en Celui seul qui a dit : *Allez et enseignez.* Mais le nouvel évêque était l'un des plus intrépides disciples de Mgr. de Mazenod, et le Père Oblat est avant tout un homme de dévouement, se contentant de peu, à la hauteur de toutes les épreuves et de tous les sacrifices. Le Père Oblat est un homme qui saura au besoin renoncer à tous les charmes de la société, s'exiler dans les bois, se faire sauvage avec les sauvages, s'exposer à toutes les privations, coucher souvent à la belle étoile, faire de longues marches, pour aller agrandir le royaume de Dieu et le domaine de la civilisation. Le Père Oblat est l'un de ces hommes

à la parole ardente, au cœur de feu, au zèle inaltérable, qui ont laissé des monuments de leurs labeurs évangéliques depuis les côtes glacées du Labrador jusque sur les rives du Pacifique, continuant avec un admirable dévouement l'œuvre sublime des Brébœuf, des Lalemant et des Bressani.

Aussi si l'église place de temps à autre une mître sur la tête d'un Oblat, et triomphe de l'humilité qui lui fait fuir les honneurs, c'est non seulement parce qu'elle sera noblement portée, mais parcequ'elle a besoin d'un serviteur éprouvé, capable de résister à des difficultés exceptionnelles comme de les vaincre. N'est-ce pas un fait digne de mention que tous les évêques du Canada, qui appartiennent à la Congrégation des Oblats, ont tous été placés aux avant-postes de la civilisation, de même que l'on confie aux plus vaillants soldats d'une armée les situations les plus périlleuses et les plus importantes. Tels sont par exemple Mgr. Taché, archevêque de St. Boniface ; Mgr. Grandin, évêque de St. Albert ; Mgr. Faraud, évêque du Mackenzie ; Mgr. Clut, son coadjuteur ; Mgr. d'Herbomez, évêque de la Colombie Britannique, dont le zèle sans bornes, comme les plaines au milieu desquelles il s'exerce, rejaillit avec tant d'éclat sur l'ordre qui a pu produire de pareils apôtres.

Oui, Monseigneur Guigues sut se mettre à l'œuvre en véritable Oblat, et les témoins de son apostolat seuls savent ce qu'il lui fallut de courage, de persévérance et de talent d'administration, pour faire face aux incroyables difficultés qui allaient l'assiéger. Il lui fallut avant tout s'entourer d'un plus grand nombre de lévites, car la civilisation commençant à envahir un peu partout la vallée de l'Outaouais, les besoins religieux devinrent en peu de temps nombreux et pressants. Le nombre de ses ouvriers évangéliques suffisant à peine à la province de Québec, Mgr. Guigues dut porter ses regards ailleurs, et à son appel, de courageux prêtres de France surent dire adieu à leur famille, à leur patrie, pour venir planter le drapeau de la foi au milieu de nos solitudes. La famine ou la persécution ayant chassé sur nos rives un noyau considérable de population irlandaise, des prêtres de dévouement, comme sait en produire la Verte Erin, laissèrent également, sur les instances de Mgr. Guigues, leur malheureux pays, pour venir raviver la foi de leurs compatriotes émigrés au Canada.

La présence de ces nouveaux soldats de la vérité ne contribua pas peu à grossir le courant de l'émigration, qui déjà affluait sur les deux rives de l'Outaouais. Car le canadien comme l'irlandais n'abandonnent presque toujours les lieux qui leur sont chers que pour se transplanter là où ils pourront retrouver le clocher du village natal. Il leur faut avant tout la présence du prêtre qui deviendra

leur meilleur ami, leur guide spirituel, leur soutien au milieu de l'adversité, et qui, après avoir béni leur entrée en ce monde, les assistera dans leur passage à une autre vie.

C'est ce que sut comprendre Mgr. Guigues, et, sous son impulsion, les prêtres non seulement suivirent le courant colonisateur, qui a aujourd'hui accompli tant de merveilles, mais même le devancèrent. C'est ainsi que l'on vit les Pères Oblats, ces intrépides éclaireurs de la civilisation, s'établir à Notre Dame du Désert à cent milles de cette ville, bien avant les pionniers qui allèrent plus tard y exploiter les richesses du sol : de même on avait vu, bien des années auparavant, des prêtres zélés comme les DeBellefeuille, les Dupuy et les Bourassa, fonder la mission du Témiscaming, à trois cents milles de la capitale, bien avant que la cognée du bûcheron ait abattu le premier de ses arbres géants.

Tant de généreux efforts pour implanter la foi dans cette partie du pays, ne devaient pas rester inutiles, et en peu d'années ils produisaient des fruits précieux, dont nous pouvons aujourd'hui apprécier toute l'importance. En peu d'années, l'humble germe déposé dans ce sol fécond devenait un grand arbre qui, en multipliant ses vigoureuses racines, répand aujourd'hui son ombre bienfaisante sur tout ce vaste diocèse. En peu d'années, l'œuvre des chantiers faisait de rapides progrès et régénerait moralement les milliers de robustes jeunes gens qui passent l'hiver dans la forêt. En peu d'années se formaient une à une ces jeunes et florissantes paroisses, dont plusieurs rivalisent déjà avec les paroisses les plus anciennes et les plus prospères du Bas-Canada. En peu d'années surgissaient ces importantes institutions de tout genre, trop longues à énumérer, qui ont si puissamment contribué à affermir notre religion comme notre nationalité. En peu d'années s'élevaient ces magnifiques temples, dont les clochers élancés brillent sur tout le plateau des Laurentides, et proclament bien haut la foi de nos populations.

Comme les progrès religieux de ce diocèse ont été rapides et surprenants! En 1848, cinq ouvriers évangéliques à peine travaillaient dans la vigne du Seigneur, et on en compte maintenant soixante-quinze. Quelques modestes chapelles s'élevaient alors ça et là, et plus de cent-quinze églises suffisent à peine aujourd'hui aux besoins du culte. Nous étions à peine cinq mille catholiques et aujourd'hui nous sommes plus de soixante-quinze mille. Quelle éloquence dans ces chiffres !

A qui revient avant tout le mérite de ce développement prodigieux de la foi ? On ne saurait en refuser la plus large part à celui qui, pendant vingt-cinq ans, consacra tous ses efforts à créer pour

ainsi dire ce diocèse et à activer le grand mouvement religieux dont il a été le théâtre.

Parlerai-je maintenant de la part considérable qu'a prise Mgr. Guigues dans l'établissement de notre superbe collége, dans la fondation des œuvres des Sœurs de la Charité, multipliées dans ce diocèse, des Sœurs de la Congrégation et du Bon Pasteur, dans la fondation des écoles de la doctrine chrétienne, de notre orphelinat, de nos maisons de refuge pour les infirmes et les vieillards, et de tant d'autres monuments de son zèle et de sa charité évangélique ? Cet examen serait bien de nature à rendre encore plus chère la mémoire de Mgr. Guigues, et à ajouter de nouveaux rayons à sa couronne, mais il demanderait trop de développements.

Je résumerai les considérations auxquelles il pourrait donner lieu, en affirmant qu'il n'est peut-être pas une institution catholique de cette ville, qui n'ait été fondée sous ses auspices immédiats ou n'ait été constamment l'objet de sa plus vive sollicitude. Il comprenait que nos institutions sont les colonnes du temple de la foi comme de la nationalité, et il s'efforçait constamment de les établir sur des bases larges et durables. Il savait faire converger leur action vers un grand but commun, et s'il a pu exprimer un regret en abandonnant pour toujours la houlette du pasteur, il était inspiré par l'idée de se séparer des institutions qui, jeunes encore, avaient besoin pour se développer de son souffle puissant. Comme l'a si bien dit Lacordaire : " S'il y a dans une grande âme unie au monde un besoin d'achever le monument qu'elle a conçu et qui doit porter son nom, il y a dans une grande âme unie à Dieu le besoin d'achever l'œuvre qu'elle a commencé pour lui et où elle pense cacher son nom sous le sien."

Après avoir esquissé si rapidement les services éminents qu'a rendus Mgr. Guigues à la religion dans ce diocèse, permettez-moi de vous dire brièvement ce que nous, canadiens-français, devons particulièrement à sa mémoire. J'affirmerai tout d'abord que la nationalité canadienne perd en notre regretté prélat, l'un de ses meilleurs amis, l'un de ses défenseurs les plus éclairés. Français de cœur comme l'était Mgr. Guigues, heureux de retrouver sur nos rives lointaines une nouvelle France, imbue du sentiment chrétien, pleine de nobles et chevaleresques aspirations, invinciblement attachée à ses traditions religieuses et nationales, on conçoit qu'il ait manifesté un intérêt particulier à ses ouailles qui avaient avec lui une commune origine. Aussi travailla-t-il sans relâche à fortifier l'élément national dans cette région en attirant de nouveaux colons obligés d'abandonner leurs terres épuisées du Bas-Canada. Il contribuait ainsi à refouler ce terrible courant de

l'émigration, qui nous a déjà tant affaibli en emportant de l'autre côté de la frontière plus de six cents mille compatriotes qui ne reprendront probablement jamais le chemin de la patrie.

Dans ses longues visites pastorales, fructueuses sous tant d'autres rapports, il ne manquait jamais d'encourager la colonisation de cette fertile région, prenant même la peine d'aller voir les colons, de leur donner des conseils pleins d'utilité pratique, et de les exhorter vivement à s'emparer du sol et à s'y attacher. Combien de fois ne l'avons-nous pas entendu nous faire part ici même de ses observations sur le progrès de notre race, sur son accroissement de prospérité, et sur l'avenir brillant qui lui est réservé ?

Monseigneur Guigues n'était pas de ceux qui désespèrent des destinées du peuple canadien, et croient à son absorption prochaine par les races qui nous entourent. Non, disait-il, une nationalité qui a survécu à de pareilles épreuves, une nationalité qui a grandi d'une manière si étonnante au milieu des plus graves difficultés, n'est pas destinée à périr et ne peut périr, surtout tant qu'elle sera franchement catholique. En conservant sa foi, elle conservera sa langue, et l'histoire de tous les peuples est là pour prouver l'indissoluble union de la religion et de la patrie.

Avec des sentiments aussi profondément français, on comprend le vif intérêt que portait Mgr. Guigues à une société aussi véritablement nationale que la nôtre, à une société qui a pour but de travailler à la conservation de notre langue, et à la création d'une littérature canadienne franchement alliée à la religion. Aussi, depuis plusieurs années surtout, ne manquait-il jamais de nous honorer de sa présence à l'ouverture et à la clôture de nos séances publiques, et avec quelle effusion, quelle élévation d'idées, et j'ajouterai, quelle verve, ne savait-il pas nous encourager à persévérer dans la grande œuvre que nous poursuivons ?

La dernière fois qu'il nous adressa quelques unes de ces paroles simples et élevées, solides et touchantes, dont il avait le secret, c'était à l'ouverture de notre cours, au mois de décembre dernier. Souffrant et épuisé par la maladie qui devait l'emporter si tôt, il m'avait prévenu la veille qu'il ne pourrait probablement, à son grand regret, assister à notre soirée d'inauguration. Mais le lendemain, se rappelant mes vives instances, et n'écoutant que la voix du dévouement, il faisait un suprême effort, et nous avions encore le bonheur de le compter au milieu de nous, où il se sentait heureux comme un père tendrement aimé au sein de sa famille. C'était hélas! pour la dernière fois, et nous le pressentions tous.

Ah ! oui, il n'est plus, notre regretté patron ; mais, membres de l'Institut Canadien-Français, rappelons-nous toujours l'affection

qu'il nous porta, rappelons-nous toujours ses vertus et les nobles enseignements dont les murs de cette salle semblent encore répéter l'écho. Nous rendrons ainsi notre société forte et prospère, nous la rendrons digne de sa belle et patriotique mission.

J'ai parlé de Mgr. Guigues comme Oblat. Eh bien, il ne voulut jamais se séparer de son ordre qui lui fut toujours cher, et, dédaigneux de toute pompe, de tout faste, il vécut et mourut en véritable religieux. Esprit perspicace, éminemment calculateur, possédant à un haut degré le talent des affaires, il avait su, par une sage administration, acquérir beaucoup de biens ; mais, se refusant tout à lui-même, il sut toujours en faire bénéficier l'église, qu'il avait trouvée dans un état de dénûment complet, comme tant d'institutions qui, sans ses avances pécuniaires, seraient encore à naître.

Il combattit jusqu'à la fin le bon combat, se refusant tout repos, faisant face à ses nombreuses occupations, dérobant au besoin des heures au sommeil pour prier et étudier, sachant se montrer conciliant et ferme dans l'occasion, entretenant d'agréables rapports avec tout le monde, édifiant son clergé par ses vertus, l'austérité de sa vie et sa simplicité de manières ; bref, marchant d'un pas assuré dans la voie de la religion et de l'honneur. Il sut non seulement supporter courageusement la maladie qui le minait lentement, mais il en dissimula jusqu'à la fin les douleurs aigues à ceux qui lui prodiguèrent leurs derniers soins. Aussi put-il voir arriver tranquillement le glaive qui allait l'immoler, et lorsque, après nous avoir bénis de sa main tremblante, comme autrefois Jacob bénissant ses enfants, il rendit son âme immortelle à Dieu, dimanche soir, le huit février dernier, tous les témoins de sa mort édifiante purent se dire en toute confiance que leur vénérable évêque était allé jouir de l'éternel repos.

J'ai à peine, Mesdames et Messieurs, tracé un rapide aperçu de la vie de Mgr. Guigues, esquissé quelques traits de cette grande figure, et cependant cet éloge incomplet ne démontre-t-il pas surabondamment que l'église vient de perdre l'un de ses plus dévoués apôtres ; la nationalité canadienne, l'un de ses plus fermes appuis ; le diocèse d'Ottawa, son véritable fondateur ; l'épiscopat, l'un de ses membres les plus distingués ; la Congrégation des Oblats, celui dont il était l'honneur et la gloire ; et nous tous, un père, un guide affectueux, sûr et fidèle.

On vient de prendre l'initiative d'un projet pour élever un magnifique monument à sa mémoire. Ce mouvement, inspiré par un noble sentiment de reconnaissance, malheureusement trop rare dans notre pays, où le culte de nos grands hommes n'est pas assez en honneur, mérite de réussir et réussira certainement. Car, tous

les catholiques seront heureux de pouvoir fournir une pierre au tombeau de leur évêque. Mais je doute que le marbre qu'on va lui élever dure aussi longtemps que son souvenir dans le cœur des catholiques de ce diocèse.

La vie si bien et si noblement remplie de Mgr. Guigues, Mesdames et Messieurs, est un nouvel exemple des services éminents qu'a rendus l'épiscopat canadien à notre peuple en toutes circonstances. Nos évêques ont toujours compris que les intérêts de l'église étaient ceux de la patrie, et nous les avons suivis comme des guides éprouvés au milieu des phases les plus difficiles et les plus orageuses qu'une nation puisse traverser. S'ils ont bien mérité de l'église par leur inaltérable dévouement à sa cause, ils ont également bien mérité de notre nationalité. Si nous devons à leur courage et à leur invincible fermeté les libertés religieuses que tant d'autres peuples nous envient, nous leur devons aussi dans une grande mesure nos libertés civiles et politiques : noble apanage d'un peuple véritablement libre. S'ils figurent dans notre histoire comme des princes de l'église, éminents par leurs vertus et leurs lumières, ils s'y montrent encore grands citoyens, donnant un nouveau témoignage à cette vérité, trop méconnue dans notre siècle, que le véritable patriotisme se puise et s'alimente aux eaux vives de la foi. Tels ont été les Laval, les Plessis, les Lartigue, et tant d'autres, dont Mgr. Guigues a continué pendant un quart de siècle les nobles traditions.

Continuons donc, Mesdames et Messieurs, de respecter nos évêques, continuons de nous ranger autour d'eux en phalanges serrées, continuons de nous montrer dociles à leurs enseignements. Défions-nous de ceux qui voudraient affaiblir leur influence comme leur autorité : ceux là ne sont pas plus des fils dévoués de l'église qu'ils ne sont des amis de notre nationalité. Défions-nous de leurs dangereuses théories, car elles produiraient ces terribles conséquences qui se font sentir chez tous les peuples où l'influence bienfaisante du clergé a disparu.

En restant fidèles aux préceptes de nos évêques, nous demeurerons attachés aux seuls principes qui font la force et la grandeur des nations, et nous pourrons nous tenir à l'abri des tempêtes qui ébranlent les sociétés modernes, balayent les trônes et menacent l'autel. Nous conserverons cette sève et cette vitalité qui font l'étonnement de nos ennemis comme l'admiration du monde, et nous continuerons à donner en plein dix-neuvième siècle, le rare et consolant spectacle d'une jeune société vigoureusement constituée, remplie d'un esprit tout chrétien, et marchant d'un pas ferme vers un glorieux avenir.





